



Gravure sur bois pour « Volupté »
(Jonquières, éditeur)

F. SIMÉON

FERNAND SIMEON

Dans le décor du livre comme, d'ailleurs, en d'autres formes d'art, Fernand Siméon montre goût et fraîcheur. Peu comme lui savent aérer d'une image claire et mouvante, un texte imprimé. Il le fait avec intelligence, souplesse, quelque peu de fantaisie, voire de naïveté. Au fond, il sait toujours où il va et mène son œuvre avec sûreté. Par ce temps de velléitaires, c'est là, déjà, un grand mérite.

Ses bois, l'essentiel de sa production, sont lumineux et veloutés, ils constituent de petites scènes pittoresques se suffisant à elles-mêmes, car jamais une grimace intentionnelle ne les obscurcit. Si une émotion est exprimée c'est dans tous les éléments de la composition qu'elle se manifeste. Elle traduit un état, non un accident.

Si bien doué, il ne s'est

cependant pas prodigué. A ses débuts, c'est-à-dire avant 1914, il pratiquait l'eau forte et par leur construction solide, leurs justes valeurs, ses estampes et les aquarelles qui les préparaient, approchaient de la sûreté d'Hervier.

C'est Auguste Lepère dont il faisait la connaissance par l'intermédiaire des Bertrand, qui, frappé de ses dons, de la qualité de son dessin, lui mettait en mains les outils du graveur sur bois. Et, tout naturellement, Siméon s'en servait de la manière la plus heureuse. Aussi, peu après son initiation, pouvait-il répondre à l'appel du graveur Schmied et enrichir de quelques planches intelligentes, la collection des *Cent Frontispices*. Dès lors, c'est par le bois qu'il se manifesterait. Au lendemain de la guerre, il



Lettres à Méliande
(Le Livre)



Mon Oncle Benjamin
(Helleu, éditeur)

F. SIMÉON



Jean des Figues
Gravure sur bois en couleurs

F. SIMÉON

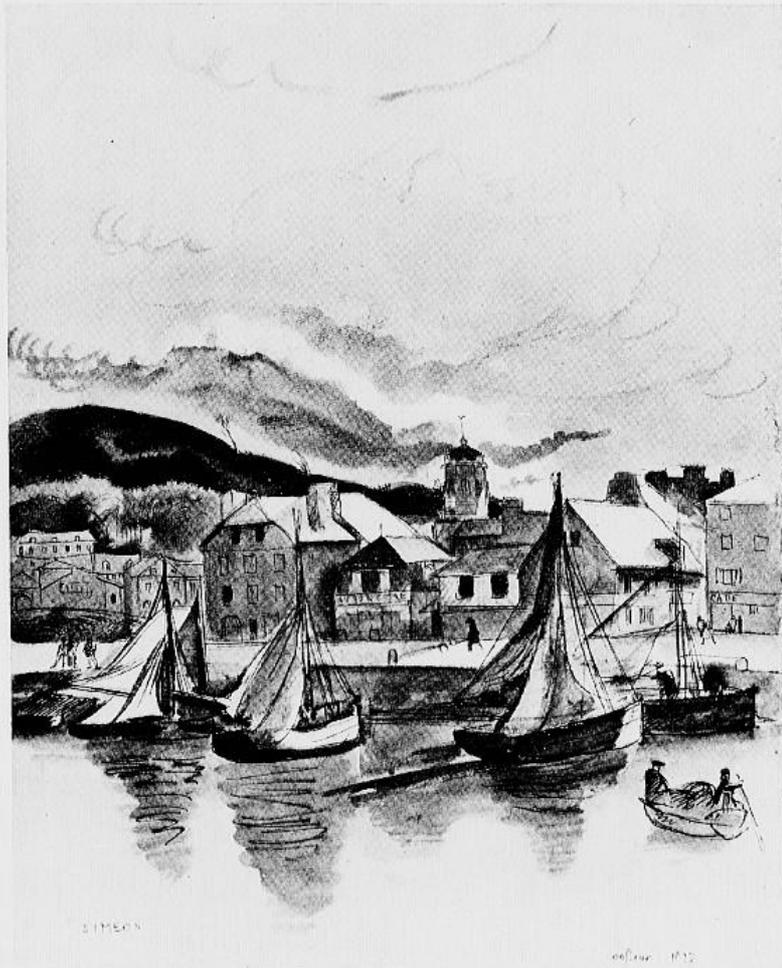


Sortie de la messe, à Uzès (aquarelle)

F. SIMÉON

donnait les plus belles preuves de talent dans une suite de dix-sept planches destinées à l'illustration du *Neveu de Rameau* (Meynial). C'étaient, à propos d'une histoire ancienne de bien fraîches évocations. Telles des planches : la « Rencontre au Palais-Royal », « l'Entremetteuse », avaient esprit et nouveauté. La chose était si évidente que bibliophiles et éditeurs comptaient désormais avec leur auteur. On lui demandait des illustrations pour *Candide* (Meynial), *Le Bourgeois Gentilhomme* (Kieffer), *Le Livre de mon ami* (Crès), *La Révolte des anges*, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *L'Abbé Jules* (Mornay), *Volupté*, *Un Cœur Virginal* (Jonquières), *Nouvelles histoires extraordinaires*, *Mon oncle Benjamin* (Helleu et Sergent), *Lettres à Mélisande* (Le Livre). Et ces divers volumes ont tous une imagerie expressive qui va, courant en marge du texte, discrète quant à l'ana-

lyse de l'action, personnelle et prenante par tout ce qu'elle reflète de joie ou d'angoisse, de mystère ou d'ardente fantaisie. Il y a, par exemple, quelque chose de tragique dans les bois de *L'Abbé Jules*. La fatalité vraiment l'englué dans une chape de vices qui lui collent à l'âme comme au corps. Au contraire, dans *Mon oncle Benjamin*, quelle clarté, quelle brèche sur la vie extérieure ! On pense tout haut ici, on mange, on plaisante dans la joie ! Il semble qu'on assiste à un spectacle de marionnettes en cent tableaux, ou encore que soit ressuscité quelque épisode de la Comédie italienne. Par les rues d'une cité provinciale, en des intérieurs garnis de bons vieux meubles, décorés de faïences historiées, les personnages à perruques se conduisent comme Pierrot et Arlequin, aérant le texte un peu lourd de Claude Tillier de la mousse de leur esprit, de l'imprévu d'une



Honfleur (aquarelle)

F. SIMÉON

gesticulation dont la fin est toujours d'un pittoresque achevé. La série des duellistes est, entre toutes réussie.

Tenu d'intercaler ses bois parmi les textes d'Anatole France, Fernand Siméon a réussi à ne pas paraître importun. Ils établissent un décor, une ambiance qui ajoutent s'il se peut à la limpidité du récit. Il faut le louer aussi d'avoir, dans les mêmes livres, si bien résumé la physionomie des monuments parisiens. L'Institut dans *Le Livre de mon ami*, le quai Conti dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, la rue Garancière, dans *La*

Révolte des Anges. Maintes autres visions des quais, du fleuve, sont exprimées avec un rare bonheur par cet artiste né à Paris et qui comprend si bien les lignes de ses vieux quartiers, la lumière de son ciel.

Si heureusement doué, on aurait de lui une idée encore incomplète si l'on ne considérait que le graveur, l'inventeur de petits bois à destination de volumes pour bibliophiles. Il se double, en effet, d'un peintre très sensible sachant rendre exquisément les délicatesses de l'atmosphère, les douceurs d'un paysage. C'est même parce que

des centaines et des centaines de dessins et d'aquarelles pris sur le vif ou établis de souvenir dès la rentrée au logis, ont enrichi ses réflexes de la documentation la plus diversifiée, que jamais ses illustrations ne se répètent, n'évoquent une sensation de déjà vu.

Une exposition d'aquarelles et de dessins organisée à la galerie Druet, au printemps dernier, révélait pleinement cette nouvelle face de son talent. Les œuvres réunies représentaient principalement la fleur d'un séjour de quelques semaines dans la vallée du bas Rhône, entre Languedoc et Provence, d'Uzès à Sisteron, avec pointes sur Marseille et Toulon. Curieux de divers spectacles, il a tout affronté, au témoignage de son ami J.-J. Brousson qui, pur Languedocien, témoigne que « Siméon a risqué sa vie pour la couleur locale. Il a hanté, il a dessiné nos marchés du Languedoc, nos foires, nos courses de taureaux Camargues, nos luttes à la romaine sur la place du village, nos



Un cœur virginal
(Jonquières, éditeur)

F. SIMÉON



Les désirs de Jean Servien
(Le Livre)

F. SIMÉON

processions, nos cavalcades ». Et c'est vrai. Mais il a vu bien d'autres choses qu'oublie de rappeler J.-J. Brousson qui, d'une éducation première, a conservé à l'occasion de certains faits, une discrétion de bon ton : Il a visité à Marseille, le vieux port et ses abords, à Toulon le quartier réservé, afin de surprendre dans leur élément certains types. Ainsi a-t-il pu noter la libre allure du marin demeuré grand enfant, même sur l'instant de sa ruée d'homme fraîchement débarqué, observer la tenue des filles surprises maussades sous leur travesti de fête et, en dépit de la gentille candeur de leurs compagnons d'un instant, les allures louches de bêtes cruelles et charardeuses des tenanciers et des ruffians intéressés au succès de ce commerce galant. Ainsi rend-il à merveille, l'expression, l'attitude d'une fille aux cheveux tirés et accroche-cœurs,



Un dancing à Toulon (aquarelle)

F. SIMEON

les sourcils faits, l'air bestial et soumis, attablée en compagnie d'un inquiétant hercule aux luisants cheveux noirs dont les larges mains n'ayant pas de col à broyer, semblent vraiment souffrir de l'inaction. Autre fille placée devant une consommation offerte par un matelot, et demeurant le regard fixe, la cervelle vide, supputant seulement le profit facile qu'elle retirera de son compagnon ingénu. Tout cela, exprimé d'un trait ferme et rehaussé de sobres colorations. Mais terminée son expédition, avec quelle joie Siméon est revenu aux clairs paysages provençaux, aux garrigues sèches, fleuries de lavande odorante! D'Uzès, d'Antibes, de Gordes, de Sisteron, il a noté les ciels céruléens ou dorés, les grands cyprès dressés en rideau contre le mistral, les vieilles places aux passages couverts laissant voir au loin, par leurs ogives, de pitto-



Bar de la Torpille, à Toulon (aquarelle)

F. SIMEON



Au "Dôme" (aquarelle)

F. SIMÉON

resques coins de nature. Et puis, il a fait des rencontres amusantes. Par exemple, cet étalage du magasin d'habillement, « Au bon petit diable » où, parmi les mannequins raides et costumés, se voit un vendeur qu'une élégance spéciale fait paraître plus factice encore que son peloton de mannequins.

Cette moisson de documents a trouvé son emploi dans l'illustration d'un livre, le plus beau de ceux qu'il a décorés jusqu'ici, celui où il montre le mieux les ressources de son talent ingénieux et divers. Un livre, *Jean des Fignes*, tout à la gloire de la Provence, de ses paysans, de sa campagne. Autre mérite, ce texte délicieux de Paul Arène, c'est Siméon qui l'a choisi, c'est lui qui plein

d'enthousiasme pour le sujet, son décor, en a tenté à ses frais l'édition, gravant amoureusement les bois en plusieurs tons et en surveillant le tirage avec un soin passionné.

Et il a eu tout aussitôt une première récompense : une préface vibrante de J.-J. Brousson, contenant notamment une appréciation que tous ceux qui le connaissent trouveront la justesse même : « Ce grand artiste est un grand enfant, et voilà le secret de son coloris ingénu, de sa verve, de son harmonie... Il a ajouté du soleil à ce texte ensoleillé. »

L'illustration est constituée par une suite de visions de Provence si prenantes, si convaincantes que l'allabulation de Paul Arène, d'ironique qu'elle est, prend figure

de récit authentique. On a l'illusion que les êtres et les choses ont un lien intime avec les décors du peintre. Cependant le récit a pour théâtre Cantepedrix, c'est-à-dire Sisteron patrie de Paul Arène, et pour varier le pittoresque de son volume, Siméon n'a pas craint de cueillir des fleurs de tous les coins de Provence, de Sisteron surtout, mais aussi de Gordes qui fournit une charmante fontaine ombragée de platanes et fréquentée d'aimables gens, d'Uzès, la ville qui, entre toutes a sa dilection, car elle lui offre des aspects urbains et des perspectives agrestes : sorties de vèpres bien suivies et campagnes parfumées, garrigues sèches et vallons aqueux. Enfin, un âne joue un grand rôle dans l'histoire de Jean des Figues et Siméon pour demeurer plus vrai à acquis là-bas et possède toujours une ânesse argentée qui, comme au temps de Corot, peut entre autres services lui porter son mince attirail de paysagiste et de graveur.

Il s'ensuit que le livre s'ouvre sur le tableau charmant du père et de la mère de Jean

des Figues abrités ainsi que leur âne sous un vieux figuier, en contemplation devant le garçonnet qui vient de naître et vagit, étendu sur le châle rouge de la mère. C'est ensuite un aperçu des couverts de Cantepedrix entre lesquels passa tout à l'heure la diligence qui court maintenant sur la route rose, parmi les ombres bleues des rocs et des monts dont le soleil dore les cimes.

Succédant à cette douceur de vivre, voici Paris. Un Paris triste où vient échouer sans fifre ni tambourin Jean des Figues et son rayon de soleil; un coin du quartier Latin où il faut avoir beaucoup d'insouciance et d'illusions pour demeurer : l'angle sombre de la rue du Petit Pont et de la rue Galande où se pressent des meublés qui reçurent des générations d'étudiants et peu de lumière.

Mais comme le livre est tout empreint de bon soleil, celui qui le feuillette reste, lui, en dépit de la dernière vision, tout enveloppé de clarté et de nature odorante.

CHARLES SAUNIER.



Nu (aquarelle)

F. SIMÉON